

## I

Encouragée par le soleil de juin, la terre avait enfin revêtu sa parure dorée. L'orge était mûre. Entre les diguettes, entre les villages, entre les norias, entre les sophoras, le sol avait disparu. Tout n'était plus qu'or et lumière. Pas de hautes montagnes, pas de vallées profondes. D'un seul regard, on embrassait la plaine du Nord du Jiangsu qui ondulait à l'infini dans la chaleur de l'été. L'odeur qui flottait dans l'air était l'appel de la terre. L'orge était mûre. Il fallait commencer la moisson.

Les yeux mi-clos, la bouche entrouverte, les paysans contemplaient l'immensité dorée, heureux de respirer le parfum de l'orge mûre, et ils sentaient les barbes de ses épis leur chatouiller délicieusement le cœur. La récolte de l'an dernier était depuis longtemps épuisée. Il était temps que la nouvelle récolte arrivât. Cette orge représentait leurs galettes, leurs *mantou*<sup>1</sup>, leurs nouilles, leurs trois repas quotidiens. Elle était sur leurs tables les jours de noces ou de funérailles. En un mot, c'était leur vie.

Source de bonheur, cette orge était aussi source de souffrance. Un dicton affirme qu'il existe trois tâches pénibles dans la vie : faire avancer le bateau à la perche,

---

1. Petits pains cuits à la vapeur.

battre le fer et broyer le tofu. On ne l'entendra jamais dans la bouche des paysans. Seuls les habitants des grandes villes ou à la rigueur des bourgs le prononcent lorsqu'ils ont le ventre plein, debout devant le bar ou assis sous l'auvent du barbier. Pour les paysans qui doivent moissonner l'orge et repiquer le riz, ce dicton est une plaisanterie dépourvue de rapport avec la réalité. L'orge exhale son parfum mais elle n'est pas comme les puces et ne risque pas de sauter sur la table. Chaque tige doit passer par les mains du paysan qui, poignée par poignée, la saisit dans sa main gauche et la coupe avec la faucille qu'il tient dans sa main droite. Quand il a répété le même geste une dizaine de fois, il n'a progressé que d'un petit pas. Il est d'usage d'utiliser l'expression « un pas, une empreinte de pied » pour louer la régularité d'un travail. Pourtant, pour le paysan, il est impossible de prévoir le nombre d'empreintes de pied nécessaire pour avancer d'un pas. D'ailleurs, le problème n'est pas là. En effet, pour ce qui est de la patience, les paysans en ont à revendre mais il faut se courber. C'est cela qui rend le travail pénible. Au bout d'une matinée seulement de ce travail harassant, on ne peut déjà plus se redresser. Ce n'est pourtant que le début car lorsqu'on relève la tête, qu'on voit devant soi la nappe dorée s'étendre à l'infini et qu'on mesure la distance qui reste à parcourir sous un soleil de plomb, on n'a plus l'impression de travailler mais plutôt d'être condamné à subir une torture qu'il faudra endurer pendant plus de dix jours, une torture à laquelle il faudra néanmoins se soumettre de bon gré. La refuser serait tout simplement refuser de vivre. Quand on s'est redressé à grand-peine en s'appuyant sur ses genoux, il faut se plier à nouveau. Pas question de se reposer une journée, ni de s'attarder au lit. Tous les jours, il faut serrer les dents pour s'arracher du lit à quatre, voire

trois heures du matin, reprendre son instrument de torture et repartir pour le champ avec ses os brisés.

Les paysans ne sont pas des gens délicats qui prennent soin de leur personne. Leur vie est depuis toujours contrôlée par le dieu du ciel qu'on appelle le « moment propice ». Le sage Mengzi<sup>1</sup> le savait lorsque, il y a plus de deux mille ans, il parcourait la campagne dans sa carriole délabrée pour prêcher le « choix du moment propice » pour les travaux des champs. Qu'est-ce que le moment propice ? C'est le moment où le soleil est en accord avec la terre. Parfois, ils sont loin l'un de l'autre, parfois, ils se rapprochent. C'est alors qu'il ne faut pas perdre de temps car le soleil n'attend pas. Si on retarde la moisson, on retarde du même coup le repiquage du riz et on met en danger sa propre survie. C'est pour cette raison que les paysans ne disent pas de quelqu'un qu'il travaille mal mais plutôt qu'il ne sait pas « utiliser son temps ». Cette expression signifie qu'il ne sait pas mener sa vie. Lorsqu'on veut faire honneur aux paysans, on dit qu'ils sont travailleurs ; c'est une plaisanterie. Comment peut-on avoir envie de travailler aussi dur ? S'ils travaillent ainsi, c'est seulement parce que le ciel les y oblige. Le moment propice est choisi par le ciel, c'est donc le ciel qui peut prédire l'avenir puisqu'il commande la vie et le destin. Par conséquent, la moisson terminée, si on veut profiter du moment propice pour repiquer le riz, on ne peut pas s'accorder le moindre répit. Sans prendre le temps de respirer, il faut se lancer dans une besogne encore plus éreintante et infiniment plus éprouvante pour le dos, une épreuve qui peut se comparer au supplice de la

---

1. Mencius (372-289 av. J.-C), célèbre penseur chinois qui développa la philosophie de Confucius, dans un livre qui porte son nom.

roue. C'est pourquoi, en contemplant l'immensité dorée qui s'étale sous leurs yeux, les paysans éprouvent des sentiments mêlés. Ils sont heureux, certes, mais ils ressentent pour la suite une peur qui s'infiltré jusqu'à la moelle de leurs os, une peur indicible à laquelle ils ne peuvent échapper. Pour eux, les trois souffrances dont parlent les citadins sont peu de chose, comparées au supplice qui les attend.

Existe-t-il des gens qui n'ont pas peur? Oui : quelques jeunes veaux écervelés. Duan Fang était l'un d'entre eux. Il rentrait au Village des Wang pendant le congé pour travaux agricoles que l'école accordait aux enfants de paysans. Il était sur le point de terminer ses études au lycée de Zhongbaozhen où il venait de passer deux ans, consacrant d'ailleurs plus de temps à la pratique des poids et haltères qu'à l'étude livresque. Taciturne et peu sociable, il s'était pourtant fait quelques amis, experts en arts martiaux. S'il s'était ainsi adonné à ce sport avec une telle assiduité, c'était parce qu'il avait une idée en tête. En arrivant au lycée, il était souffreteux mais doté d'un squelette solide et d'un appétit hors du commun puisqu'il pouvait en un repas ingurgiter sept ou huit *mantou*. Au bout de deux ans, il s'était prodigieusement étoffé. Son squelette s'était couvert de muscles. C'était un gaillard d'une carrure impressionnante qui rentrait au village. Il rapportait sa literie, une valise en bois et deux faucilles achetées au bourg. Il savait que les examens l'attendaient à son retour au lycée et que, lorsqu'il aurait obtenu son diplôme, il deviendrait membre à part entière de la commune populaire et participerait alors officiellement au travail de la brigade de production.

Ce n'était pas sans raison qu'il avait mis tant d'ardeur à développer ses muscles. En effet, les rapports

avec son beau-père étaient tendus au point qu'ils en venaient parfois aux mains et il pensait que ses muscles pourraient un jour lui être utiles. Duan Fang était une « bouteille d'huile », c'est ainsi qu'on appelle un enfant d'un premier lit quand sa mère s'est remariée. Il était arrivé au Village des Wang à l'âge de quatorze ans. En raison d'un retard de croissance, il était de constitution fragile. Il n'était pas du village, il n'était même pas du district de Xinghua. Sa mère était du district de Dafeng et il avait été élevé chez sa grand-mère maternelle dans un autre village que celui où reposaient les os de son père défunt.

D'ailleurs, plutôt que sa grand-mère maternelle, c'était le frère cadet de sa mère qui l'avait élevé. Or, quand celui-ci s'était marié et que sa femme était venue vivre chez lui, bien qu'il ne se fût pas plaint, il était évident que Duan Fang était devenu gênant. Sa mère, Shen Cuizhen, avait voyagé une journée entière pour venir le chercher et l'emmener chez elle, au Village des Wang. Dès son arrivée, elle lui avait ordonné de se prosterner dans les quatre directions, d'abord devant les vivants, puis devant les morts. Sans très bien comprendre, il avait obéi. Lorsqu'elle lui avait présenté son beau-père, Wang Cunliang, et ordonné de s'agenouiller devant lui et de l'appeler « Père », il s'était agenouillé mais était demeuré obstinément silencieux. C'était finalement Hongfen, la fille de Wang Cunliang, qui l'avait obligé à se relever. Elle rentrait des champs. Elle tenait encore sa pioche à la main et un fichu à carreaux était noué sur sa tête. Elle avait dit :

— Alors, tu es mon petit frère. Lève-toi !

Le premier mot prononcé par Duan Fang au Village des Wang n'avait donc été ni « Père », ni « Mère » mais « Grande Sœur ». En l'entendant, sa mère avait éprouvé une profonde déception.

Wang Cunliang n'était pas foncièrement mauvais et traitait correctement sa femme. On pouvait seulement lui reprocher d'avoir le verbe haut et la main leste. Il ne pouvait pas supporter qu'on lui réponde et sa main partait à la vitesse de l'éclair. Un jour, il avait giflé Shen Cuizhen. Duan Fang, qui faisait chauffer de l'eau dans la cuisine, avait entendu le bruit dans la cour en même temps que le cri que sa mère n'avait pu se retenir de pousser. Il était sorti et, s'approchant de son beau-père par-derrière, s'était précipité sur lui et lui avait mordu le poignet. Telle une tortue molle, il avait refusé de lâcher prise. Profitant de ce que son beau-père s'était mis à la recherche d'un fouet, il s'était empressé de desserrer les dents et de rentrer dans la cuisine. Il s'était emparé des pincettes dont l'extrémité était chauffée au rouge et s'apprêtait à les enfoncer dans le postérieur de son beau-père lorsque sa mère avait poussé un cri déchirant :

— Duan Fang!

Il s'était immobilisé. Sa mère lui avait alors montré le puits en criant :

— Fils! Si tu fais un pas de plus, ta mère se jette dans le puits!

Il avait poussé un soupir sans quitter des yeux son beau-père qui s'était esquivé après avoir léché deux fois le sang qui coulait de sa morsure.

Shen Cuizhen avait craché sur les pincettes en faisant grésiller sa salive aussi longtemps qu'elle avait pu. Quand le rouge avait fait place à une tache blanche, elle s'était tournée vers Duan Fang dans l'intention de le frapper mais, en le regardant, une soudaine envie de pleurer s'était emparée d'elle. Son fils l'aimait profondément bien que ce ne fût pas elle qui l'eût élevé. Il avait vécu toutes ces années loin d'elle et elle avait une dette envers lui, mais les liens du sang étaient les liens

du sang. Son fils avait grandi et il était capable de défendre sa mère. En lui arrachant des mains les pinces, elle avait crié :

— Tu n'as vraiment peur de rien !

Duan Fang avait une famille dans le Village des Wang mais les relations à l'intérieur de cette famille étaient complexes. Sa grande sœur Hongfen était la fille de son beau-père. Il avait deux jeunes frères, dont l'un, Duan Zheng, était comme lui, une « bouteille d'huile » puisqu'il avait le même père que lui. Quant au plus petit, Wangzi, il était le fruit du remariage de sa mère. Duan Fang n'avait personne sur qui s'appuyer. Il ne comptait pas plus qu'une giclée de pisser dans le Yangtsé et il aurait pu disparaître sans que personne s'en aperçût. A peine arrivé, il avait remarqué un détail qui ne présageait rien de bon pour l'avenir : sa mère avait une phobie. Elle avait peur de Hongfen qui avait hérité du tempérament de sa défunte mère. Ses paroles étaient brutales et ses réactions imprévisibles. Elle pouvait, en l'espace d'un instant, passer de la plus grande gentillesse à la plus extrême violence. Son pouvoir de destruction était dévastateur. Quand elle était en crise, elle ne contrôlait plus ni ses mains ni ses pieds et il arrivait qu'elle ne laissât pas à un banc un seul de ses pieds. L'ayant vue à l'œuvre, Duan Fang, bien qu'il n'eût pas peur d'elle, évitait de provoquer son ire et supportait ses sautes d'humeur pour ne pas envenimer la situation. C'était d'ailleurs une chance qu'elle concentrât toute son animosité sur sa mère. En présence d'étrangers, elle louait même les qualités de Duan Fang afin de montrer qu'elle n'était pas déraisonnable. En revanche, rien de sa belle-mère ne trouvait grâce à ses yeux. Elle la méprisait profondément.

Lorsqu'il était arrivé au Village des Wang, Duan Fang n'avait aucune expérience de la vie mais il avait appris à se taire. Celle qui lui avait appris à rester bouche cousue en toute occasion était justement sa mère car dès qu'il se produisait le moindre incident, sa première réaction était de se tourner vers son fils :

— Ne dis rien, ça ne te regarde pas.

Elle se méfiait car son fils avait vécu longtemps sans père ni mère. Aussi n'était-ce pas facile pour lui de s'adapter à sa nouvelle vie. Il ne fallait pas qu'il se sentît injustement traité et la meilleure façon pour lui d'éviter les problèmes était de se taire. Pourtant, s'il ne parlait pas, ce n'était pas pour cette raison. Il était normal que Hongfen et sa mère ne puissent pas vivre en bons termes. Existe-t-il d'ailleurs une seule fille qui s'entende parfaitement avec sa belle-mère ? Il était pris entre deux feux et ne voulait pas donner l'impression de soutenir systématiquement sa mère. En tout cas, ce mutisme obstiné n'avait pas l'air de plaire à Wang Cunliang. Il était cependant indéniable que, pour un beau-père, il ne se comportait pas trop mal. Il ne faisait preuve d'aucune hostilité à l'égard de Duan Fang. Malheureusement, ce qu'il détestait, c'était que ce gamin fût incapable de distinguer le bien du mal. Peu importait qu'il défendît sa mère et fût capable de mordre et d'attaquer quelqu'un avec des pincettes chauffées au rouge ; cela prouvait qu'il avait des couilles mais Wang Cunliang aurait pu le matraquer à coups de gourdin sans réussir à le faire sortir de son silence, comme si son beau-père n'était pas un être humain ou comme s'il l'avait maltraité alors qu'en réalité il avait beaucoup fait pour lui. Deux ans plus tôt, il avait fait une chose que n'aurait peut-être pas faite un vrai père : il l'avait inscrit au lycée alors qu'au départ il n'était même pas question pour lui de l'envoyer au collège

puisque, après tout, il n'était pas vraiment son fils. Pour lui, cela ne faisait aucun doute: si le fantôme du défunt père de Duan Fang était apparu devant lui, il aurait pu le regarder en face. Sa propre fille, Hongfen, qui n'avait que sept ans à la mort de sa mère, n'avait pas pu dépasser la troisième année d'école primaire et n'avait pas eu la vie facile. D'autre part, dans deux ans, elle serait en âge de se marier et il faudrait de l'argent pour la dot et le banquet de mariage car il devait faire honneur à sa défunte épouse.

Quand se posa la question de l'entrée au lycée, Wang Cunliang opposa d'abord un refus catégorique. Il avait deux fils à l'école primaire et, si Duan Fang entrait au lycée, deux paires de mains ne pourraient pas subvenir aux besoins de la famille. Mais Shen Cuizhen s'était montrée intraitable: son fils devait aller au lycée. Elle avait posé une bouteille de DDVP sur le couvercle du seau hygiénique et annoncé à son mari que s'il ne donnait pas son accord, elle allait, sur-le-champ, avaler le pesticide. Cette femme était en tous points parfaite, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison. C'était une travailleuse infatigable mais elle poussait toujours les choses à l'extrême, faisant d'une simple brouille une question de vie ou de mort. Elle semblait vouloir mériter, encore mieux que Liu Hulan<sup>1</sup>, la calligraphie de Mao Zedong: « Grandiose dans la vie, glorieuse dans la mort. » Il valait mieux ne pas la contrarier. Sa première femme était morte de maladie. Il s'était donné tant de mal pour la soigner qu'il avait failli y laisser sa peau. Il ne souhaitait donc pas causer le suicide de sa deuxième femme. Au diable

---

1. Liu Hulan (1932-1947) mourut à l'âge de quinze ans, décapitée par les soldats du Guomindang pour avoir refusé de dénoncer les communistes de son village.

l'argent! Etrange façon de montrer à Shen Cuizhen ce que la décision lui coûtait: il s'était mis à frapper sur les fesses de Wangzi qui était son fils. Il avait toutefois oublié un détail: si Wangzi était sa graine, il était aussi la chair de Shen Cuizhen. Elle lui avait arraché l'enfant des mains, l'avait serré dans ses bras et, s'emparant d'une paire de ciseaux, avait fait mine de vouloir s'en transpercer la gorge. Heureusement, il avait eu le bon réflexe, sinon il se serait retrouvé veuf une deuxième fois. Il avait donc dû se soumettre et inscrire Duan Fang au lycée. Il ne se plaignait pas car, au fond de lui-même, il craignait cette femme. Comme il ne faisait pas les choses à moitié, il avait accompagné Duan Fang jusqu'au bourg et, avant de le quitter sur le terrain de sport du lycée, avait déclaré:

— Perds bien ton temps ici, on verra ce que tu seras foutu de faire dans deux ans.

Sans un mot, Duan Fang avait pris le sac que lui tendait son beau-père et avait tourné le dos. En regardant sa frêle silhouette s'éloigner, Wang Cunliang avait éprouvé un étrange sentiment de lassitude et d'injustice. Il n'avait pu que murmurer: « Les cons! » sans savoir à qui s'adressait le qualificatif.

Duan Fang était arrivé au Village des Wang à la tombée de la nuit. A l'horizon, au milieu des nuages roses qui paraissaient toucher le sol, le soleil ressemblait à un jaune d'œuf délicat, tout prêt à se répandre dès qu'on le toucherait. Il n'y avait personne à la maison. Il posa son barda, sortit les faucilles qu'il avait achetées au bourg, enleva sa veste et s'accroupit dans la cour pour les aiguïser. Il ne s'arrêta que lorsque les lames furent aussi acérées que les dents de Hongfen. Avec son pouce, il en testa alors le fil. La lame poussa un gémissement émouvant.

Quelle heure était-il quand il se réveilla le lendemain matin? Il n'en savait rien. En tout cas, il faisait encore noir. Sa mère avait préparé le petit-déjeuner. Au lieu de la bouillie de riz habituelle, elle lui servit un bol de riz glutineux, ce qui pouvait être considéré comme un luxe. Il crut que c'était en son honneur que sa mère avait préparé ce plat. Il n'en était rien. Moissonner l'orge est une besogne harassante. Si on n'a absorbé qu'un bol de bouillie, il n'en reste rien dès qu'on a pissé une fois ou deux. Pour attaquer ce travail, il faut une nourriture solide qui tienne au corps. Or, quand arrive l'époque de la moisson, les réserves sont épuisées et il ne resterait pas de riz à se mettre sous la dent si, dans chaque famille, on n'avait pas pris soin d'en garder un peu pour le jour où il serait vraiment utile. Il en allait ainsi tous les ans mais Duan Fang était trop jeune pour le savoir.

Assis chacun d'un côté de la table, Duan Fang, son beau-père, sa mère et Hongfen mangeaient le riz glutineux à la lumière de la lampe à huile. Les mâchoires allaient bon train. Duan Fang se servit deux bols de légumes salés qu'il avala d'un trait. Après quoi, il émit deux rots sonores en direction de la lampe. Il s'essuya ensuite la bouche, attacha ses sandales de paille et prit la petite cruche d'eau que sa mère venait de faire bouillir. Son beau-père ouvrit la porte, sa cruche dans une main, sa faucille dans l'autre. Duan Fang le suivit, précédant sa mère, Hongfen fermant la marche. Il faisait encore nuit noire.

La brigade de production était rassemblée derrière la maison du chef de brigade. Personne ne disait mot. Quand on se mit en marche, un petit vent froid soufflait. La rosée était dense. Le sol était trempé. Les coqs du village entonnèrent leur joyeux concert, chantant et se répondant tour à tour. Le ciel blanchit et des

traînées rouges apparurent. Tout le monde travaillait en silence. Personne n'aurait su dire depuis quand. En tout cas, la moisson avait commencé. Brandissant sa faucille, Duan Fang avait tenu à être le premier à entrer en action et à rester à la pointe du combat. La faucille lui semblait légère. Il ne manquait pas d'énergie et, comparée aux haltères de cent kilos qu'il soulevait au gymnase, une faucille ne pesait pas lourd. Après avoir lancé deux signaux lumineux, le soleil bondit dans le ciel, tandis que ses rayons, comme les étincelles du fer rouge que le forgeron martèle sur son enclume, jaillissaient en tous sens, illuminant le sol.

Duan Fang caracolait en tête, laissant derrière lui son beau-père. Il devait lui montrer qu'il n'était pas une mauviette capable seulement de manger sans rien fournir en échange. D'abord heurtés, ses mouvements s'étaient faits plus souples et plus naturels. Il avait trouvé son rythme. La machine était lancée et semblait ne pas devoir s'arrêter. Il jeta sa chemise sur le sol. Le soleil brillait sur la sueur qui ruisselait dans le profond sillon de son échine. Derrière lui, Wang Cunliang ne se pressait pas et prenait le temps de respirer. Jetant de temps à autre un coup d'œil en direction de Duan Fang, il soupirait intérieurement en pensant : « Jeune écervelé, tu crois que travailler, c'est comme chier et qu'il faut faire tout l'effort pour commencer. Moissonner, ce n'est pas ça ; c'est un travail de longue haleine. Pour tenir le coup, il ne faut pas user toute son énergie le premier jour. D'autre part, tous les paysans savent qu'il faut laisser leur corps baigner dans la sueur. Le sel durcit la viande. A quoi sert la viande fraîche ? A accompagner le tofu. Ta chair est tendre. Tu veux faire le malin et tu crois que tu peux couper l'orge torse nu ? Tant pis pour toi ! Quand les barbes te seront rentrées

dans la peau, la démangeaison et la douleur vont être insupportables. » Il aurait voulu mettre Duan Fang en garde mais, voyant que celui-ci tenait à se montrer plus fort que les autres, il jugea préférable de se taire. Si on ne le laissait pas souffrir, il ne saurait jamais comment la viande fraîche s'endurcit. Il apprendrait quand il serait marié que travailler c'est comme se coucher avec sa femme : si on démarre trop fort, on mollit très vite. Le fardeau léger s'alourdit si la route est longue. Inutile de gaspiller sa salive puisque les jeunes sont sourds aux avertissements des anciens. Laissons-le faire. Demain, sa fougue sera calmée. Il saura en mangeant son *mantou* où va la première bouchée. Il aurait voulu lui dire : « Pourquoi es-tu si fier de tes gros bras ? Ils ne peuvent te servir qu'à tuer les cochons. Il vaudrait mieux pour toi que tu aies des petits bras et que tu sois comptable. »

A midi, on s'assit sur la diguette pour manger les galettes. Suspendu au-dessus des têtes, le soleil chauffait très fort. Duan Fang sentit soudain les barbes qui s'étaient plantées dans son dos. La démangeaison allait croissant. Bientôt, elle devint insoutenable comme si on l'avait écorché. Plus il grattait avec ses ongles, plus le soleil chauffait, plus la douleur augmentait. Il n'y avait pas la moindre parcelle d'ombre pour échapper aux rayons brûlants du soleil et il ne pouvait pas se métamorphoser en ver pour s'enfoncer sous la terre. Comme si la démangeaison n'était pas suffisante, il sentit croître la douleur dans ses bras et son dos. Il souffrait atrocement pour se baisser et aussi pour s'asseoir. Il prit une poignée d'orge et la mit sous ses reins pour s'allonger. Le soulagement fut de courte durée. Il avait dû trop manger et son ventre s'était alourdi. Il ne pouvait plus ni s'asseoir, ni s'allonger. Il valait mieux rester debout.

Wang Cunliang n'avait mangé que la moitié de sa ration et reposé le reste sur la diguette avant d'allumer sa pipe. Il ne regardait pas Duan Fang qui s'agitait à quelques mètres de lui. Sa cruche d'eau à la main, sa pipe à la bouche, les yeux mi-clos, il fumait. Il buvait une gorgée d'eau et tirait une bouffée de sa pipe, sans penser à rien, goûtant le bonheur de l'instant. Il aspirait profondément et soufflait lentement tout en poussant un grognement de satisfaction. Toute la fatigue semblait s'envoler avec la fumée. L'homme qui fume ne le fait pas pour le simple plaisir de fumer. Il fume parce que cela lui procure le repos, une sensation inconnue de ceux qui ne fument pas.

Wang Cunliang pensa à Duan Fang. S'il avait été son frère, il lui aurait laissé tirer une bouffée sur sa pipe mais c'était son fils. Tout compte fait, fumer n'était pas une bonne chose. Aspirer la fumée et la recracher revenait tout simplement à transformer de l'argent en fumée. Si Duan Fang voulait fumer, il devrait attendre d'être marié et d'avoir quitté le domicile familial. Il lui avait payé le lycée, il ne pouvait pas aussi lui payer le tabac.

Duan Fang et sa mère travaillaient loin l'un de l'autre et n'avaient donc guère l'occasion de se parler. Avec les étrangers, Duan Fang était toujours très poli mais il parlait toujours à sa mère d'un ton cassant. Les seules paroles qu'il lui adressait étaient « Je sais », « Ne radote pas », « Tu m'embêtes ». Chacune de ces courtes phrases faisait à sa mère l'effet d'un coup de gourdin. Hélas, il en allait toujours ainsi avec les garçons. Quand ils grandissaient, ils faisaient trembler leur mère. Une fille, c'était tout de même mieux. Dès qu'elle était mère, elle savait comment rendre sa mère heureuse. Elle était la veste ouatinée qui lui réchauffait le cœur. Les garçons avaient de grosses jambes, de gros

bras et une grosse voix, ils ne pouvaient pas être délicats. A bien réfléchir, il eût mieux valu que Duan Fang fût une fille. Malheureusement, elle n'avait pas eu le bonheur d'en mettre une au monde. Si Duan Fang avait été une fille, Hongfen n'aurait pas osé être aussi insolente. A défaut d'autres armes, les filles savaient se servir de leur langue pour anéantir l'adversaire.

Au fur et à mesure que l'après-midi avançait, la paume de sa main droite se couvrait d'ampoules qui finirent par se mettre à saigner. Après deux ans de pratique des poids et haltères, ses mains s'étaient endurcies, comment aurait-il pu imaginer qu'elles seraient incapables de subir l'épreuve de la moisson ? Il comprit qu'il avait commis une erreur en achetant deux faucilles neuves. La poignée d'une faucille neuve est trop dure pour la main. Il avait perdu son bel entrain du matin et son rythme s'était ralenti. Il aurait voulu s'arrêter pour aller s'allonger sur la diguette. Son beau-père était sur le point de le rattraper. Il semblait travailler lentement mais ce n'était qu'une impression. Son visage était parfaitement impassible. Duan Fang se devait de réagir. Il empoigna fermement sa faucille et parvint à tenir jusqu'au bout. Il fut sauvé par la tombée de la nuit. Sa main droite n'était plus qu'une plaie sanglante. Une autre journée comme celle-ci et elle allait tomber en lambeaux.

Le soir, il mangea en tenant ses baguettes dans la main gauche. La paume de la droite était à vif et lui interdisait de l'utiliser. Il la dissimulait sous la table. Il aurait perdu la face si son beau-père s'en était aperçu. Cela, toutefois, n'avait pas échappé à l'œil de sa mère. Pourtant, elle ne s'apitoya pas. Après avoir fait sa journée et bien qu'elle eût, elle aussi, très mal aux reins, elle avait dû, en rentrant, préparer le repas du soir. Puisqu'on

était né paysan, il fallait en passer par là. Un garçon devait, tôt ou tard, apprendre à souffrir.

Cette nuit-là, on ne peut pas dire que Duan Fang dormit. Il serait plus juste de dire qu'il était mort. Il s'était couché sans se laver et avait perdu connaissance avant que sa tête n'ait touché l'oreiller. Aussitôt, il entendit du bruit dans la grande salle. Cela signifiait qu'une nouvelle journée commençait. Il parvint à grand-peine à se retourner. Il avait mal partout. Il était comme un seau en bois disloqué. Il n'arrivait pas à se lever. Entendant son beau-père tousser, il comprit. Il aurait voulu dormir encore une minute, rien qu'une minute...

Wang Cunliang toussa une deuxième fois. Il fallait se lever et repartir pour le champ. Or, il n'était plus le Duan Fang de la veille. Il était perclus de courbatures et vidé de ses forces. Avant de sortir, il prit une longue bande de tissu et, en chemin, l'enroula autour de sa main droite, ce qui devait atténuer la douleur, mais il lui vint alors à l'esprit qu'il avait oublié un détail. Trop pressé de se coucher, il avait omis d'aiguiser sa faucille. Il se rappela un dicton : « Aiguiser sa hache ne retarde pas le travail du bûcheron. » Avec une faucille émoussée, il allait souffrir. Mouillées par la rosée du matin, les tiges n'ont pas la même consistance que lorsque le soleil les a séchées. Elles sont alors beaucoup plus résistantes et ne cèdent pas au premier coup de faucille. Hier matin, débordant d'énergie, il ne s'en était pas aperçu mais maintenant, avec une faucille émoussée, une main déchirée et un corps endolori, la situation n'était plus la même. Le cœur n'y était plus. Il fallait pourtant serrer les dents et continuer. Soudain, la faucille heurta quelque chose de dur. Il comprit que c'était sa jambe. Un liquide chaud coulait sur son pied. Il ne cria pas mais posa sa faucille et tendit la main pour

toucher sa jambe. Il sentit le sang, gluant comme une loche, couler entre ses doigts. Ce n'est qu'à ce moment que la douleur commença à se manifester. Elle allait croissant et devenait intolérable. Il haletait. Wang Dagui qui travaillait tout près l'entendit. Il s'approcha et saisit sa main. Elle était mouillée et gluante. Comprenant que c'était du sang, il appela Wang Cunliang.

Les deux hommes portèrent Duan Fang jusqu'à l'infirmerie de la coopérative. Il faisait maintenant grand jour. Wang Xinglong, le médecin aux pieds nus<sup>1</sup>, venait de se lever. Il commença par nettoyer la plaie à l'eau oxygénée. Elle se couvrit d'une mousse blanche semblable à la bave du crabe. Le sang coulait toujours. Encore dans les brumes du sommeil, Wang Xinglong saisit une pince. Ses doigts semblaient aussi habiles que ceux d'une femme. Il prit tout son temps pour examiner la plaie avant de déclarer :

— La plaie est large et profonde. Il va falloir faire quelques points de suture.

Wang Cunliang s'inquiéta :

— Est-ce que l'os est touché ?

Wang Xinglong le rassura :

— Non, mais la plaie est large et profonde.

Duan Fang intervint :

— Il faut désinfecter à l'alcool.

Wang Xinglong tenta de le dissuader :

— Ne dis pas de conneries. Tu crois que c'est une égratignure ? Si tu mets de l'alcool sur une plaie aussi profonde, tu vas déguster.

Duan Fang s'obstina :

— Désinfecte à l'alcool. Ça cicatrisera plus vite.

---

1. Pendant la Révolution culturelle, les médecins aux pieds nus étaient des étudiants formés à la hâte pour accomplir quelques gestes médicaux et chirurgicaux élémentaires.

Pendant que Wang Xinglong lui tournait le dos pour allumer le réchaud afin de faire bouillir une aiguille, Duan Fang défit la bande qui enveloppait sa main et saisit une compresse alcoolisée qu'il pressa pour faire couler l'alcool sur sa plaie. Il se raidit aussitôt et ouvrit tout grand la bouche. Un feu dont il ne voyait pas les flammes brûlait dans la plaie. La brûlure était insoutenable.

Wang Xinglong fit six points de suture et Duan Fang repartit pour le champ avec un pansement blanc orné d'une belle tache rouge qui étincelait sous le soleil. Il reprit sa faucille, bien décidé à se remettre au travail avec ardeur pour rattraper le temps perdu. Wang Cunliang dit à voix basse :

— Ça suffit. Arrête!

Comme s'il n'avait pas entendu, Duan Fang continua.

Wang Cunliang éleva la voix :

— Tu te crois très fort. Alors, vas-y!

Duan Fang comprit qu'il valait mieux suivre le conseil de son beau-père. Il alla s'allonger sur la diguette et ferma les yeux. Deux soleils le brûlaient : un sur ses paupières, l'autre sur sa jambe. Il sentait leurs rayons pénétrer dans sa peau.

Il s'endormit malgré la douleur. Quand il se réveilla, c'était l'heure de la pause de midi. Les hommes et les femmes se reposaient tout près de là. Ils bavardaient tout en se plaignant d'avoir mal dans le dos et en grimaçant de douleur. On parlait de choses et d'autres et on riait. Il fallait profiter au mieux de ces courts instants de répit. On évoquait sans vergogne le contenu du corsage ou du pantalon ainsi que les activités du lit. On oubliait les courbatures, et le moral remontait au fur et à mesure que la discussion avançait. On avait l'expérience. On savait qu'en continuant, on allait

parvenir à l'apothéose. On parlait, on mangeait. Une phrase en appelait une autre. Les bouches semblaient joyeusement copuler. Tout le monde riait de bon cœur. Rien de tel que les choses du lit pour rendre les gens heureux. On éprouve du plaisir à les faire et on éprouve du plaisir à en parler. Elles renferment une sorte de fascination. Guixiang, la femme de Wang Guangli, était experte en la matière. Elle était mère de quatre enfants et il ne lui manquait pas une seule dent mais, aussi solides qu'elles fussent, elles n'étaient pas de force à contrôler sa langue. Guixiang était célèbre pour son franc-parler. Faisant ressortir sa poitrine et tortillant des fesses, elle racontait des histoires de coucheries qui produisaient, le temps d'un repas, des flopees d'enfants et de petits-enfants.

Ce jour-là, après avoir, en un clin d'œil, enfourné son bol, elle entreprit d'amuser la galerie aux dépens du chef d'équipe, en le comparant à un matou au printemps et même à un chien en rut. Intarissable, elle décrivait ses prouesses, comme si elle s'était déjà tenue à côté du lit et avait tout vu et tout entendu pendant qu'il était en action. Le chef d'équipe l'écouta d'abord calmement sans broncher. Comme il n'avait pas non plus sa langue dans sa poche, il finit par contre-attaquer en l'accusant d'avoir le feu au cul, avant de conclure :

— Ah, les femmes sont terribles ! A trente ans, elles sont comme des louves : il ne faut pas leur en promettre ; et à quarante ans, elles sont comme des tigresses : il leur en faut encore plus.

Ce fut l'hilarité générale. Guixiang laissa passer l'orage et se leva sans se presser. Contournant le groupe, elle alla se placer derrière le chef d'équipe. Voyant qu'il n'était pas sur ses gardes, elle fondit sur lui et, du regard, fit signe aux femmes de venir l'aider. Ce fut la

ruée. En un instant, le front commun fut constitué. Même but, même combat. Rien ne peut résister au front commun. Il ne peut que triompher. Quatre ou cinq femmes tombèrent sur le chef d'équipe et empoignèrent fermement ses quatre membres comme pour lui faire subir le supplice de l'écartèlement. Refusant de s'avouer vaincu, le chef d'équipe les insultait en riant :

— Arrêtez ça ! Je vais toutes vous sauter une par une !

La menace provoqua l'indignation générale. Les femmes se déchaînèrent et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, lui arrachèrent d'abord son pantalon et ensuite son caleçon. Le chef d'équipe était ridicule. Son engin qui n'avait encore jamais été exposé aux yeux du public pendait lamentablement, regrettant de ne pouvoir disparaître. Guixiang cria :

— Approchez ! Venez voir le champignon du chef d'équipe !

Soulevé de terre, les membres solidement maintenus, le chef d'équipe ne pouvait plus bouger. Son engin était mou mais les invectives qu'il proférait étaient dures. Guixiang prit un épi d'orge et commença à chatouiller l'engin avec les barbes. Pour résister à une telle provocation, il eût fallu être en bois ou en acier trempé. Au bout d'un instant, l'engin devint fou et se fâcha. Il serait peut-être plus juste de dire qu'il manifesta sa joie. Devenu intrépide, il se mit à se comporter comme un ivrogne ou un attardé mental. Il était de plus en plus dur et de plus en plus long. Son propriétaire n'en était plus maître, il ne pouvait plus le contrôler. Le camarade chef d'équipe était intéressant : quand le champignon était mou, ses paroles étaient dures ; maintenant que le champignon avait durci, ses paroles s'étaient adoucies. Il commença à demander grâce. Personne ne l'écoutait plus. Les femmes le laissèrent

retomber sur le sol et l'abandonnèrent. Les hommes se mirent à tousser et leurs visages s'empourprèrent. Aucun d'entre eux ne s'était porté à son secours. C'eût été dangereux. Ce n'était pas la première fois que les femmes s'attaquaient à un homme. Aucun autre homme n'aurait osé le défendre, de peur de se retrouver cul nu, le champignon exhibé aux yeux de la foule. Bien qu'une telle scène se reproduisît fréquemment, elle procurait toujours un plaisir renouvelé aux paysans et leur faisait oublier leur fatigue. Le principe en était transmis de génération en génération. Cette distraction était toutefois réservée aux pères et aux mères de famille. Il est cependant important de noter que, si les femmes avaient le droit de s'attaquer à un homme, un homme n'avait pas le droit de toucher une femme. Toucher une femme était ce qu'on appelait « manger du tofu ». C'était un acte obscène, rigoureusement interdit par une loi non écrite qui survivait depuis la nuit des temps.

Les femmes s'amusaient beaucoup mais les jeunes filles vierges et non mariées étaient exclues de la fête. Assises à quelques mètres de là, elles n'étaient pas censées écouter. Elles regardaient droit devant elles comme si cela ne les concernait pas. Elles entendaient sans écouter mais leurs oreilles étaient au courant de tout. Même si leurs visages trahissaient une certaine nervosité, elles devaient rester impassibles. Elles entendaient mais personne ne pouvait le prouver. Il fallait seulement qu'elles se comportassent comme si elles n'avaient rien entendu et, surtout, comme si elles n'avaient rien compris. Comprendre eût été admettre qu'on était une dévergondée. S'esquiver aurait prouvé qu'on avait compris. Les jeunes filles étaient donc condamnées à rester assises en cercle, les yeux baissés. Elles pouvaient parler mais personne ne devait voir le

visage des autres. Personne n'osait relever la tête. Les visages étaient écarlates. Il fallait supposer qu'on rougissait sans raison. Si aucune ne regardait les autres, c'était pour éviter d'être gênée. On se comprenait sans parler. D'ailleurs si, le jour du mariage, on n'était pas totalement ignorante, c'était bien parce qu'on avait entendu certaines choses pendant la pause de midi. Les jeunes filles devaient attendre d'être mariées et d'avoir allaité un enfant pour pouvoir, de plein droit, se joindre à leurs aînées. En fin de compte, il ne s'agissait pas d'une affaire extraordinaire, il s'agissait tout simplement de la chose qui se trouvait dans le pantalon et de son utilisation.

Couché sur la diguette, Duan Fang ne disait rien. Il avait cueilli dans le champ d'orge un pied de fèves sauvages et il mâchait les fèves tout en fabriquant un petit sifflet avec la cosse. Il le mit dans sa bouche et commença à siffler un air. Bien qu'il fût maintenant un homme, il ne pouvait pas être considéré comme un adulte. N'étant pas marié, il n'avait pas le droit de participer à la fête car il aurait risqué d'avoir ensuite des problèmes pour trouver une femme.

Il tourna la tête, jeta un coup d'œil en direction du groupe et ferma les yeux. La douleur s'était calmée et était devenue supportable. Il entendait le rire des femmes. Elles s'étaient bien amusées. Ce n'était pas la première fois. La vie des paysans se résumait en deux mots : semer et récolter. S'ils ne trouvaient pas eux-mêmes le moyen de se distraire, personne ne viendrait les divertir. Duan Fang réfléchissait : dans peu de temps, on lui enlèverait son pantalon pour amuser les autres ou on enlèverait le pantalon des autres pour l'amuser. Il ne pouvait en être autrement. A quoi servaient cinq années d'école primaire, deux années de collège et deux années de lycée ? Il valait mieux

commencer tout de suite à ramper dans la boue. Il éprouva soudain un frisson de terreur en pensant qu'il était couché sur cette boue séchée. Il ne pouvait que la haïr. Cette boue, c'était de la terre et cette terre n'était rien d'autre que de la terre. Elle n'avait pas de sentiments, il fallait lui obéir toute sa vie, jusqu'au jour où on se fondrait en elle. A cet instant, il entendit le chef d'équipe crier :

— Au travail ! Bordel de merde ! Au travail !

Il semblait mal remis de l'humiliation qu'il venait de subir et soufflait en remontant son pantalon et en serrant sa ceinture.

Les bavardages et les rires cessèrent. Le silence se fit. Le spectacle était terminé. Pour Duan Fang, la scène avait été un choc. C'était donc cette vie qui l'attendait. Il ne connaîtrait rien d'autre jusqu'à la fin de ses jours. La tristesse et le désespoir l'envahirent. Il cessa de siffler sans ouvrir les yeux. Il entendit son beau-père tousser. Il sursauta. Il fallait reprendre le travail. Il soupira :

— Alors, puisqu'il faut y aller, allons-y.